

UN MARI FIDÈLE.

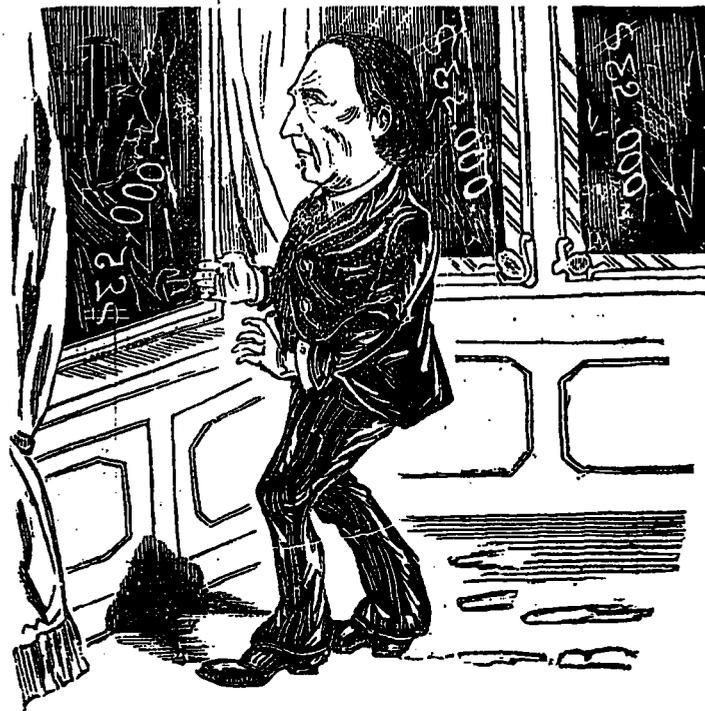
(Suite)

Il se leva, et la fraîcheur de la nuit, passant sur son visage, lui donna une vie nouvelle ; en deux jours, il ressuscitait trois fois. C'était sans doute, par un effet mystérieux de la dernière puissance de l'opium, qu'il se sentit surexcité par une gaieté folle, inconnue à son tempérament ordinaire ; il s'assit sur le balcon, et adressa de bienveillants sourires à la campagne qui resplendissait sous la lune de Chine, avec autant d'éclat que le jardin de Saint-James sous le soleil de Londres, à midi, au mois de juillet. Ivre de joie et de plaisir, Melford ne se contenta plus, et d'une voix fausse et goudronnée, mais retentissante, il entonna le chant du départ du marin anglais.

Venez tous, matelots, tirer l'ancre,
Nous quittons nos amis, nos parents,
Poll sanglotte et pleure, quo le diable la
Elle en prendra bientôt un autre à la re-
[remercio !
[morquo.

Il achevait son premier couplet, lorsqu'il fut arrêté brusquement par une apparition qui ne pouvait être classée parmi les fantômes de sa dernière vision opiacée. Sur la rive opposée du petit lac, se détachait, au clair de lune avec des contours de forme bien arrêtés, une figure vivante dont l'étonnement se manifestait par une immobilité convulsive. Il eût été impossible à Melford de dire à quel sexe et à quel nation cet être nocturne appartenait ; sa tête, ses épaules, ses hanches, sa ceinture, tout hérissés de légères formes indécises et flottantes, le faisaient parfois ressembler à un arbre épanouissant ses feuilles à l'haleine de la nuit.

Melford se rassura un instant avec cette idée végétale ; mais l'arbre poussa deux cris sourds, absolument semblables aux notes lugubres des hiboux, et allongeant un pied en avant, l'autre en arrière, il mit une flèche sur la corde d'un grand arc, et visa droit à la poitrine de Melford.



L'OMBRE DE BANQUO.

LANGEVIN.—Jusques à quand ce chiffre fatidique me poursuivra-t-il ?
C'est pour moi le mané, thécel etc. de Balthazar.

IV

Le mandarin Sampao, l'y-tchend de de la poste, comme M. Conte à Paris, fut assailli à son retour à Canton, par une foule de bruits alarmants. L'équipage de la *Jamesina* avait redemandé son jeune mate Melford à toutes les factoreries des Hongs, à tous les souterrains d'Hog-Lanc, et à quarante mille barques qui contiennent la population flottante de Canton. Le post-captain de la *Jamesina* demanda impérieusement et obtint la permission d'entrer dans la ville, et s'intalla dans le palais de l'Œil, menaçant de n'en sortir qu'avec Melford mort ou vif. L'Œil se jeta au pied du post-captain, et jura sur le saint *tehou-ti* du grand *Koung-Tsé* qu'il ne prendrait aucune nourriture avant d'avoir découvert le mate perdu. Une rumeur sourde disait que Melford avait été assassiné devant la maison du mandarin Sampao.

Sampao ne fut pas rassuré après la visite minutieuse opérée dans sa maison : il pressentit que l'Œil engagé par son serment à mourir de faim, pousserait les recherches aux extrémités, et que sa redoutable sagacité bien connue, tournerait enfin ses soupçons du côté du cimetière où Melford était inhumé. Au comble de la terreur, l'infortuné mandarin reprit le chemin de sa maison de campagne, un peu après le coucher du soleil, et se fit accompagner de son fils le vaillant Kien, capitaine des Tigres dans la garde impériale (de Pékiu, bien entendu).

Kien, alors en congé, venait de recevoir l'ordre d'aller inspecter les fortifications de Boca-Tigris, lesquelles consistaient en deux paravents chinois représentant des monstres qui tirent des coups de canon sur des ennemis absents. En Chine, inspecteurs inspectent réellement ; Kien avait fait sa tournée à Boca-Tigris, il avait repeint les canons que l'humidité de la rivière avait pu

peu endommagés, puis il accourut à l'appel de son père.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une taille au-dessus de la chinoise ; sa figure avait des reflets européens ; son oeil était à peu près horizontal ; une belle moustache noir annonçait le grade qu'il occupait dans l'armée. Il portait un costume magnifique, c'est-à-dire, une longue tunique tachetée de blanc, un casque façon gèpide, avec deux yeux peints sous le cimier, et surmonté d'une plume de paon, son dos était hérissé d'une multitude de fièches pointées dans un vaste carquois. Il tenait un arc à la main. Outre ses qualités guerrières, le Kien, fils de la septième femme de Sampao, avait pour son père une vénération respectueuse, sans exemple même en Chine, le pays des bons fils et des pères dénaturés. Kien avait toujours à la bouche cette belle maxime : " Qui abjure la piété filiale ne veut avoir personne à aimer ; " maxime écrite dans Koung-Sec, que les barbares appellent confucius,

Sampao et Kien, sortis de leur barque, s'acheminaient vers la maison de campagne, gardant tous deux un profond silence, selon la coutume des Chinois, lorsqu'ils n'ont plus rien à se dire. Arrivé devant le pavillon des domestiques, Sampao poussa un petit cri, semblable à celui du grillon, et la porte s'ouvrit au maître. Deux gestes et une syllabe suffirent pour demander aux serviteurs l'endroit précis où le jeune Anglais avait été enseveli. Les domestiques épouvantés feignirent d'être encore dans les visions du sommeil, et se firent répéter la question pour se donner le temps de réfléchir. Sampao, cette fois, leur ordonna de marcher vers le cimetière et les y suivit avec son fils Kien. Les domestiques, de plus en plus effrayés par les regards et la moustache du capitaine Kien, et comprenant qu'il s'agissait d'une exhumation impossible, se jetèrent la face contre terre, et dirent qu'au lieu d'ensevelir Melford, ils avaient précipité le cadavre, avec une pierre au cou, dans le petit lac de la maison.